DENIS CANTON

LES LUMIÈRES CENDRÉES DE L'AUBE

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 979-1-04251-193-7
Dépôt légal : janvier 2025

LAVOIR AUX CHAPITRES

HISTOIRES

Graines et Grains ; À la droite de Dieu ; Mort Telle ; Passage ; AVC ; Mémé ; Carte postale ; Grassac ; Couloirs ; Histoires de Confinements ; Ma Chienne Sampo ; Les Lumières cendrées de l'Aube ; l'Évangile selon saint Lascaux ; Fond de poche ; Regard réflexif.

NOUVELLES

Le Beurre : Invention ou Imposture ? ; Chambre 211 ; Où est Le Bout du monde ?

SYNDICAT

Chronique de mon premier appel à la grève ; Dans la cage du lion ; Prière pour s'endormir ; 25 ans ; Rupture préméditée ; La solitude des plaines ; Lettre à un cadre ; Avancer ; Dépression économique ; Luttes éparpillées.

CHRONIQUES HUMOUR

Intermède ludique ; Le prix des nouilles ; Le faucon ; Le petit personnel (ou Sachons trier nos déchets avec bienveillance) ; Un Noël du tonnerre ! ; Propositions concrètes et questions pertinentes ; Émois aphoriques.

POÉSIES

Le supplice est terré sur la plage de Sète ; Escales ; En marche ; Avant de nous quitter ce soir ; Bien sûr ; Les flaques vides ; Éloge du mouvement ; Profiter de la vie ; Bouteilles amères ; Indécendit ; Voyage ; Écoutilles ; Marcher lentement ; Les mots.

CHRONIQUES

Marée ; Daniel ; Minuit sur des poussières ; Tombola ; Pitzi-bouille ; Arrêt sur nuages ; La deuxième mort d'Antonio Gramsci ; Sur le chemin ; Miroir ; Bas tôt ; Toute la vie devant ; Tu m'as donné ; C'est dimanche soir ; Chevets.

1. HISTOIRES

Graines et grains

Il fait chaud sur la plage. Le soleil grille tout ce qui a l'inconscience, ou la folie, de le défier. Valérie, 8 ans, sort de l'eau une bouée autour de la taille et d'autres autour des bras. Sa mère se précipite ajuster les sandalettes en caoutchouc qui lui permettront de rejoindre le parasol familial sans se brûler la plante des pieds.

— Allez, zou, assieds-toi sur la serviette à l'ombre que je te mette de l'ambre solaire, dit Solange, 31 ans.

— Mais maman, papa m'attend pour faire le château fort de ma princesse, s'insurge l'enfant en agitant sa petite poupée sous le nez de Solange.

— Écoute, tu as tout le temps pour jouer on reste encore un grand moment. Regarde, papa t'attend avec la pelle et le seau. Fais-lui coucou. Coucou, papa !

Valérie, rassurée, adresse un geste de la main à son père et patiente les quelques minutes nécessaires à l'application de la crème protectrice sur les parties exposées de son corps. Puis, son bob sur la tête, elle court vers les bras tendus de Paul, 35 ans, pour un câlin rapide.

— Je t'aime, papa. Bon, on joue ?

Solange les rejoint presque aussitôt, dépose un baiser sur le front de sa fille, un autre sur les lèvres de son mari et entre, doucement, dans l'eau fraîche. Tu verras, elle est bonne, lui a dit Valérie alors qu'elle n'avait évalué que du bout d'un orteil prudent, la température de l'océan.

Le château est terminé. Il a fallu beaucoup de patience à Paul, notamment pour expliquer à son enfant qu'on ne pouvait vraiment pas installer un pont-levis qui puisse se lever pour que la princesse soit à l'abri puis qui se baisse pour que le prince charmant entre la réveiller.

Une tour au sommet crénelé à chaque coin d'un carré presque parfait reliée par des remparts entourés de douves, la princesse peut dormir sur ses deux oreilles. Et, cerise sur le gâteau de sable, un bout de carton trouvé près du parasol en guise de pont-levis permettant ou fermant le passage !

La fillette est aux anges. Surtout quand tous les trois se rassemblent pour un bain familial joyeux. Papa imite le requin des *Dents de la mer* sous les vagues, la main dressée derrière la tête, tandis que maman lui appuie sur le dos pour une tasse bue en mille éclats d'eau salée et de rires.

Lorsque la famille retourne au parasol, Valérie éclate en sanglots. La demeure de la princesse, son château, n'est plus qu'un tas de sable n'ayant plus rien de ressemblant avec la forteresse d'avant la baignade. Un gamin jaloux a dû le détruire.

Elle reste assise devant les ruines tandis que ses deux parents, de chaque côté d'elle, lui parlent gentiment des milliers de grains de sable qui assemblaient un à un le palais de sa poupée et que, parmi ceux-là, comme on n'avait pas spécialement fait attention, il devait certainement y avoir des parents grains qui avaient perdu leur enfant grain et le contraire.

Maintenant, il fallait laisser le soleil les sécher pour que le vent les fasse se retrouver. Alors, l'enfant se calma et une rafale souleva la plage, les parasols, la poussière et les gens.

Je ne vois rien, je ne sens rien. Au milieu d'un tourbillon qui brouille ma vue, fracasse des sifflements insupportables contre mes tympans, ma peau est devenue carapace insensible. Où sont mes parents ? J'essaie de crier, mais aucun son ne traverse la muraille qui semble m'enfermer et renvoie mes appels en ricochets autour de moi.

Une fraîcheur m'effleure un bref instant, et la chaleur revient. Dans une espèce d'accélération incontrôlable sans aucune prise où m'accrocher, je suis aspirée le long d'un étroit couloir dans lequel je crois tomber. Canicule et froidure se succèdent à toute vitesse.

Nous sommes plusieurs grains et graines à nous frôler dans une lumière stroboscopique comme si le jour et la nuit alternaient sous la télécommande d'un dément.

Les chocs me font rebondir immédiatement, mais sans douleur contre d'autres carapaces avant que, quelques clignements d'illumination plus tard, ils me collent à un grain que j'accompagne un temps trop court.

J'ai perdu mes parents. Il y a sans doute longtemps. Vide de leur absence, j'enfante à mon tour pour m'emplir de vie, pour retourner le sablier avant d'y toucher le fond poreux et rejoindre

bientôt les grains et les graines de cette plage qu'emportera pêle-mêle la marée avec moi.

À la droite de Dieu

Antoine Garrido avait beaucoup voyagé.

Bachelier à tout juste 16 ans, il s'était lancé dans de brillantes études de lettres et sciences sociales à La Sorbonne qu'il avait brusquement interrompues, la licence obtenue avec mention, alors qu'il avait choisi une toute nouvelle filière : un mastère « Management des Ressources Humaines » suivi pendant un semestre avec les mêmes excellents résultats.

Que s'était-il passé dans la vie d'Antoine ? Personne ne le sut. Le matin du 11 mai 1981, sa mère, Annette, trouva un mot de son fils unique scotché sur la porte du confortable appartement en duplex avenue Kleber dans le 16ème.

« Maman, papa. Je prends tout à l'heure un train pour Querqueville dans la Manche où je vais effectuer deux mois de classes dans la Marine nationale. Je me suis engagé pour 5 ans. Ensuite, direction Toulon pour 9 mois de formation qui me permettront, je l'espère, de sortir avec le titre d'aumônier militaire. Je vous aime et vous écrirai. Votre Antoine ».

La veille, la gauche socialo-communiste avait gagné les élections présidentielles. Autour d'elle, ses ami-e-s et connaissances songeaient, depuis plusieurs jours, à placer leur argent ailleurs. Juste au cas où. La vision, à 20 h, de la tête socialiste au lieu du rassurant Giscard les avait quand même terrifié-e-s. Certains parlaient de chars russes place de la Concorde dans les semaines à venir. Son mari, Eduardo Garrido, DRH de la filiale française d'une grande entreprise internationale, était confiant : il avait des relations haut placées et vu son CV, il trouverait facilement un poste au moins aussi bien payé dans un autre pays.

Mais, quelle mouche avait piqué Antoine ? Annette ne comprenait pas : sa route était toute tracée vers une carrière plus prometteuse que celle de son père. Aucun changement notable dans son comportement ou le résultat de ses partiels. Hier soir, alors que nous étions encore sous le choc devant la télé, il était rentré assez tard et nous avait fait signe de la main avant de monter les escaliers vers sa chambre. Ensuite, on avait entendu un « bonne nuit » et la porte de sa chambre doucement claquer.

« Au moins, grâce à Dieu, il n'a pas renié sa religion ! C'est déjà ça… » se dit Annette en décollant le morceau de papier pour le porter à Eduardo qui travaillait déjà dans son bureau. « Quel mois de mai pourri », ajouta-t-elle en ouvrant la porte de l'antre sacré de son mari.

Antoine appela ses parents à l'instant de quitter Querqueville. La communication fut brève et lorsqu'il raccrocha l'appareil public de la gare, il se sentit envahi par la culpabilité. Par deux fois, le « tu te rends compte de ce que tu nous as fait ? » de sa mère avait atteint sa cible. La conversation avait été un monologue maternel. À un seul moment, il avait entendu, lointaine, la voix de son père : « Demande-lui s'il va bien ». Il n'avait pas eu le loisir de répondre. « Tu n'as jamais manqué de rien », dit sa mère, coupant le dernier mot d'Eduardo. Ce qui n'était pas une question…

Début mai 1982, il envoya une longue lettre à ses parents, pleine de repentirs, de demandes de pardon et de justifications. Il mit trois jours, presque sans interruption, pour l'écrire. Ratures, froissements, déchirures. Il en jeta des pages qui commençaient toutes par « Mes chers parents ». Les excuses et les contritions lui venaient naturellement, mais il bloquait invariablement sur les motifs. Plus il noircissait de feuilles, plus son plaidoyer lui apparaissait vide, sans arguments recevables. Il y avait pourtant un an qu'il avait quitté la maison. Un temps qu'il estimait suffisant pour analyser clairement la situation et l'expliquer à ses géniteurs. Peut-être était-ce encore trop tôt ?

Il réussit à aller, tant bien que mal, au bout de son calvaire qu'il acheva sur l'annonce de son prochain départ sur une frégate pour une mission à Beyrouth. Ayant fini major de sa promotion, il avait eu le choix de son affectation, et il voulait naviguer. Il posta le courrier sans le relire.

Il n'y prêta pas attention, mais il réalisa bien plus tard qu'il n'avait jamais reçu de réponse à cette lettre. Sans doute n'en attendait-il pas. La plupart du temps sur l'eau, il menait son parcours vers lui-même. Il avait maintenant un appartement à Toulon, une colocation à Brest avec un autre aumônier et aucune nouvelle de ses parents. Il ne leur en donnait pas non plus.

Il chemina. Lentement mais sûrement. Peu avant la fin de son engagement de 5 ans, il le renouvela pour une période de 10 années supplémentaires.